

Guillaume Mézin

La Marche des Endogés

Je me cramponne à un barreau, je ferme les yeux et accuse la gelure du tison à travers mes gants. L'échelle s'enfuit haut dans les ombres, la cheminée de béton m'étrangle les pensées, la migraine me cercle les méninges. Le globe photogène flotte au-dessus de mon crâne, je l'entends rebondir contre la paroi, un grincement de caoutchouc frotté dans le Dédale. La pénombre grise m'enveloppe, la sphère m'enferme dans un halo pâteux où le silence de l'ascension m'asphyxie.

Je suffoque. À chaque inspiration, une goulée âcre s'engouffre en moi, tournoie dans mes bronches avant de m'engloutir dans un relent tiède. Sous mes talons et les barres rouillées qui s'effritent, je perçois les râles de Minos qui assure mes arrières. Voilà des jours que nous avons dégagé l'accès à cette colonne, lézardée, moite et tavelée de moisissures. Et autant que nous escaladons ses degrés humides, plateau après plateau.

À l'échelon inférieur, le souffle rauque de mon compagnon m'encourage à m'arracher dans chaque geste : agripper le palier du dessus, redresser une jambe, l'autre et puis étendre le bras. Son corps à lui, trop lourd, trop large, peine dans la montée. Mais il me couve, toujours, déploie ses épaules à chaque prise où je dérape, anticipe la chute, ma carcasse frêle qui lui tasserait à peine la nuque et les reins. Il me retiendra. Pour me pousser, à jamais, vers la Surface.

Le globe de lumière percute un obstacle avec un bruit creux, sa laisse rend du mou à mon poignet. Je la rembobine d'une longueur, dresse la tête pour fouiller l'obscurité. Rien. Rien qu'une pénombre granuleuse où goutte un *plac ploc* sans source. Minos, trop absorbé

dans ses mouvements automates, me heurte le pied, m'exhorte dans un grognement à persévérer. Colosse sans relâche...

Alors je grimpe encore, je cloisonne la douleur dans la cage de mon squelette, décroche des gestes chaque fois plus tendus, disjoncte des fusibles mentaux, me coupe des décharges en vibrato dans mes muscles. J'écoute mes articulations claquer à la moindre sollicitation, mes genoux grincer, mes épaules tressaillir. Trente années que j'arpente le Dédale, mes os agités en grelots. Mon corps ne le supportera plus longtemps, mes réserves s'amenuisent. Je me consume. Trop longtemps que nous foulons les vestiges de civilisations abstraites, antiques, toutes ces ruines digérées par les âges. Un univers brassé, dispersé, chaos de silice, de calcaire et vert-de-gris.

Je cogne le photogène, qui roule sur ma joue et déverse un peu de tiédeur dans les pores de ma peau. Sa luminosité grise, si proche, m'aveugle et je tâtonne au-dessus de ma tête, touche un cercle ferreux, un plateau rugueux où je m'écrase les phalanges.

« Obstacle. Trop lourd. »

Ma voix s'échappe avec une teinte de ferraille, elle geint presque, voudrait masquer ses souffrances mais n'y arrive plus. Je pèse les mots, les sons et le débit, j'économise l'oxygène dans mes poumons. Minos et moi ne nous appelons même plus par nos noms, on les oublie à force, on oublie l'intérêt d'en porter. Il ne reste de toute façon plus que lui et moi. Et moi ?

« Ranger sphère. »

Son timbre est dur, minéral, les syllabes roulent dans sa gorge, dégringolent de ses lèvres ; elles lui lacèrent le palais et s'émiettent à la commissure de sa bouche. Je dégonfle notre halo portatif, rembobine son lien pour le nouer à la ceinture de ma combinaison. Minos se hisse dans mon dos, halète. Je renifle son haleine lourde sur mon cou, sens ses cuisses épaisses qui entravent les miennes, les compriment sur l'échelle pour s'assurer que je ne chuterai pas. Pourquoi tant de précautions à me maintenir le museau hors du